

Le motif du « stalker » depuis le roman jusqu'au jeu vidéo¹

Serge Goriely

Une figure, trois expressions

Comment notre monde réagirait-il s'il devait entrer en contact avec des formes d'intelligence totalement étrangères à la planète Terre, impossibles à dominer, et même à comprendre? Certains parieront sans doute sur les capacités de la science à appréhender le phénomène à terme et augmenter notre savoir sur l'univers. D'autres pourraient voir là l'occasion d'accéder à une dimension d'un autre ordre, plus intime, de quelque manière interdite mais révélatrice du sens de la vie. Au final, ce qui était perçu comme un seuil possible vers l'inconnu peut aussi s'avérer infranchissable, et comme tel juste apte à nous renvoyer à nos faiblesses, nos vaines prétentions et nos éternelles interrogations. Enfin, il se pourrait que face à cette barrière qui lui est imposée, l'homme – nous, notre monde, la société – s'interdise tout simplement d'agir, qu'il soit préféré ne rien faire, que ce soit par peur, calcul ou superstition.

C'est cette situation, très riche en questionnement, qu'offre à la réflexion un roman de science-fiction russe écrit par les frères Strougatski il y a une quarantaine d'années, *Piknik na obotchine*² (soit *Pique-nique au bord du chemin*). Publié en 1972, le récit est plus connu en français sous le titre *Stalker*³. Il met en scène l'émergence d'une mystérieuse Zone aux pouvoirs littéralement extraordinaires, signe probable d'un passage d'extraterrestres sur la Terre, mais mettant au défi les hommes de comprendre son origine et ses finalités. C'est en quelque sorte l'histoire d'une « non-rencontre du troisième type », pour paraphraser Spielberg.

A sa sortie, *Pique-nique au bord du chemin* a connu un très grand succès, tant en Union soviétique que dans le reste du monde. Il a été publié dans une vingtaine de pays et a été réédité

¹ Texte d'une conférence donnée lors des *Lundis de la théologie*, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 22 avril 2013.

² Arkadi et Boris Strougatski, « *Piknik na obotchine* », in *AVRORA* [revue soviétique], n°7-8-9, 1972.

³ Arkadi et Boris Strougatski, *Stalker. Pique-nique au bord du chemin*, Paris, Editions Denoël (coll. Présence du futur), 1981. *Pique-nique au bord du chemin* figure ici en sous-titre, mais la plupart des traductions dans les autres langues sont restés fidèles au titre original : *Roadside Picnic*, *Picknick am Wegesrand*, *Picnic sul ciglio della strada*, *Picnic junto al camino*.

des dizaines de fois. Il est maintenant considéré comme un classique de la littérature de science-fiction.

Il a eu, en outre, une forte influence sur le plan artistique et culturel: le thème de la zone mystérieuse qu'il véhicule – et par rapport auquel son protagoniste, le *stalker*, occupe une place essentielle – a été à de nombreuses occasions et sous de multiples formes repris, que ce soit par des cinéastes, des écrivains, des musiciens, des chanteurs, des metteurs en scène de théâtre et jusqu'à des concepteurs de jeux vidéos. Avec les années, il est devenu un motif de référence tant en Russie et en Ukraine que dans le reste du monde. L'histoire de ces variations est trop vaste pour être étudiée ici en détail. Les deux réemplois les plus manifestes seront ici abordés : en premier lieu, *Stalker*, le film-culte de Tarkovski de 1979, et ensuite le jeu-vidéo S.T.A.L.K.E.R., datant de 2007, conçu en Ukraine, mais diffusé à l'échelle mondiale.

Avant d'y arriver, il convient de se pencher sur le roman et son mystérieux « pique-nique au bord du chemin ».

Le mystérieux pique-nique au bord du chemin

Arkadi (1925-1991) et Boris (1933-2012) Strougatski sont loin d'être des inconnus dans l'histoire de la littérature de science-fiction. L'aîné était linguiste et traducteur pour l'armée (spécialisé dans les langues orientales), le cadet astrophysicien. Complémentaires par leur formation, ils ont collaboré dès le début dans le seul genre littéraire qui les intéressait : la science-fiction. Leurs premiers écrits remontent à 1958, alors que l'URSS se déstalinisait. Leur succès a été immédiat, notamment parce qu'ils trouvaient sous couvert de la littérature le moyen de critiquer le régime soviétique. Ils ont été censurés à partir de 1969 (sous Brejnev), mais sont à nouveau tolérés dans les années 1980 sous Gorbatchev. On leur doit des dizaines de romans et de nouvelles, parmi lesquels, certains, outre *Pique-nique*, ont été adaptés au cinéma : *Le jour de l'éclipse* (Sokurov, 1988) ou *Les vilains petits canards* (Lopushansky, 2006).

Leur succès a été russe, mais aussi mondial. Ils ont été traduits dans une vingtaine de langues. Leur réception en France a cependant été mitigée. En cause, principalement, la qualité de la traduction : alors que leur style originel en russe est loué pour sa clarté et sa subtilité, les versions françaises ressortent pesantes, ampoulées et peu agréables à lire.

A l'époque où *Pique-nique* a été écrit, soit le début des années 1970, le genre SF venait de connaître son apogée en Union soviétique et les Strougatski étaient déjà très populaires. Aux dires d'Arkadi, ce développement heureux, entamé à la fin des années 50, était lié à trois

facteurs : le XX^e congrès (1956), le lancement du premier satellite (Spoutnik 1 en 1957) et la publication de la *Nébuleuse Andromède* (1957), roman utopiste de Yefremov où le projet communiste était peint sous un jour très positif.¹ Encouragés par une relative liberté d'expression et par les nouvelles conquêtes scientifiques et technologiques, les écrivains étaient en mesure d'avoir foi en l'avenir et de traiter des questions sociales et philosophiques d'envergure. D'ailleurs, le genre SF – que ce soit en littérature ou au cinéma – présente sur ce plan un grand avantage par rapport aux autres genres: par sa nature même, il permet de poser, à un moment donné, les enjeux essentiels du rapport de la société avec la science.

Cet âge d'or de la SF a duré une dizaine d'années, jusqu'à ce que l'Etat soviétique refreine son élan. Et *Pique-nique*, par sa noirceur et son ironie, s'inscrit sans doute bien dans le reflux de cette époque d'espérance et, à certains égards, néo-positiviste.

Comme beaucoup de grands romans de science-fiction – on songe à *La Guerre des Mondes* de H. G. Welles, *La Planète des Singes* de Pierre Boulle, *Je suis une légende* de Richard Matheson –, *Pique-nique* part d'une idée simple, forte et originale : la Terre a reçu une brève « Visite » (« La Visite » est le terme ici employé) d'extraterrestres, lesquels ont laissé derrière eux des artefacts mystérieux qui défient les lois connues de la physique et détiennent un pouvoir étrange, dont celui de tuer.

Quelles étaient les intentions de ces aliens? On l'ignore. Connaissaient-ils l'existence des terriens ? On ne le sait pas non plus. Pourquoi ont-ils abandonnés ces objets? Cela reste un mystère. On ne peut donc procéder que par interprétations, lesquelles sont multiples et souvent divergentes. Au troisième chapitre du roman, une conversation entre les différents protagonistes se révèle à cet égard très éclairante. Dans une confrontation de type dostoïevskien, chacun est amené à défendre son explication des origines de la Zone. L'un d'entre eux, Valentin Pilman, qui a été récompensé du prix Nobel pour ses travaux sur la Visite, avance alors l'idée que ces objets abandonnés par les extraterrestres seraient l'équivalent – mais pour eux – des choses que nous terriens laissons derrière nous après un *pique-nique au bord du chemin*. De là le titre du roman. Pour lui, ces objets ne seraient donc que des déchets, laissés par des êtres indifférents à la présence des Terriens.

Imaginez : une forêt, un chemin, une clairière. Une voiture passe du chemin dans la clairière, apparaissent des jeunes gens, des paniers à provisions, des jeunes filles, des transistors, des appareils photo et des caméras... On allume un feu, on dresse des tentes, on branche la musique.

¹ Arkadi Strougastki, « Science Fiction Teaches the Civic Virtues: An Interview with Arkadii Strugatsky », in *Science Fiction Studies*, Vol. 18, n°1, Mars 1991, pp. 1-2. (Nous traduisons)

Et le lendemain matin, ils repartent. Les animaux, les oiseaux et les insectes qui la nuit, épouvantés, avaient observé le cours des événements, sortent de leurs abris. Que voient-ils ? Sur l'herbe tachée d'huile traînent de vieilles bougies, quelqu'un a laissé tomber une clé à molette... Les garde-boue ont laissé des saletés ramenées d'un marécage... et, évidemment, les traces du feu de bois, les pelures de pommes, les papiers de bonbons, les boîtes de conserve, les bouteilles vides, un mouchoir, un couteau de poche, des journaux déchirés, de la petite monnaie, des fleurs fanées venues des autres clairières...

— J'ai compris. Un pique-nique au bord du chemin.

— Exactement. Un pique-nique au bord de je ne sais quel chemin cosmique. Et vous me demandez : reviendront-ils ou non ?

[...]

— Le diable l'emporte, votre pseudo-science ! Je m'imaginais tout ça différemment.

— C'est votre droit, remarqua Valentin.

— Mais alors, ils ne nous ont pas vus du tout ?

— Pourquoi ?

— Eh bien, en tout cas, ils n'ont pas prêté attention à nous...

— Vous savez, à votre place je m'en réjouirais. [...]¹

Face à un tel phénomène qui se révèle incompréhensible et dangereux, la réaction humaine qui l'emporte est simple et radicale : créer une Zone autour de ces lieux de passage, et en interdire totalement l'accès. Nonobstant, certains, plus curieux, téméraires ou dans le besoin que d'autres, se donneront pour défi d'aller chercher au risque de leur vie ces artefacts mystérieux et les revendre au marché noir à des laboratoires ou des collectionneurs. Ces personnes seront justement surnommées les *stalkers*.

Le terme *stalker* figure dans le texte russe et par la suite dans toutes les traductions. C'est un mot anglais – ce qui n'est pas étonnant puisque l'action du roman se déroule au Canada – qui recouvre deux sens. Le premier, le plus communément utilisé, se réfère à une personne malfaisante qui harcèle ses victimes en les suivant et parfois en les menaçant. Ce n'est évidemment pas dans ce sens négatif de *harceleur* qu'il doit être ici compris. Le *stalker* du roman renvoie au monde de la chasse, en particulier de la chasse au cerf. Un *stalker* y désigne alors un traqueur, un chasseur à l'approche, particulièrement furtif et silencieux (celui qui doit veiller à ne pas se faire remarquer par l'animal)².

Pique-nique, divisé en quatre chapitres et une introduction, propose de suivre sur huit ans un de ces stalkers : Redrick Schuhhart surnommé le Rouquin. Les motifs de Redrick paraissent égoïstes au premier abord : il dit ne travailler que pour l'argent. Mais cette façade cache une réelle générosité ainsi que d'autres préoccupations. Il cherche à aider ses amis

¹ *Stalker*, op. cit., p. 120.

² En Angleterre, on fait la différence entre le *deerstalking* (chasser à l'affût) et le *deerhunting* (chasser le cerf à cheval et avec des chiens). Pour l'anecdote, un *deerstalker* désigne aussi le couvre-chef du chasseur à l'affût, celui-là même qui est porté par Sherlock Holmes.

laborantins, n'hésite pas à partir sauver ses collègues-amis, témoigne d'une fascination pour la Zone qui le rend toujours plus curieux et plus prompt à prendre des risques. Lui aussi a été victime de la Zone : sa fille souffre de malformations de naissance (des poils drus, partout sur le corps). La rumeur veut que ce soit le lot des enfants des stalkers.

L'histoire du *Pique-Nique* est aussi celle de l'évolution de son héros. Au cours de son dernier périple, Redrick accompagne Arthur, le fils d'un autre stalker (Barbridge), victime de la Zone, dans l'espoir de trouver un objet légendaire : la Boule d'or.

Au cours de la confrontation citée, la Boule d'or est ainsi présentée par un des protagonistes (Nounane) :

— La Boule d'or est une légende [...]. Une construction mythique de la Zone, ayant la forme et l'aspect d'une boule d'or, destinée à réaliser les vœux des gens.

— N'importe quels vœux ?

— Selon le texte canonique de la légende, n'importe quels vœux. Cependant, il existe des variantes...¹

Parmi les variantes possible figure celle en laquelle Redrick croit et qu'il proclamera à Arthur (un de ses compagnons lors de son dernier voyage dans la Zone) : « N'oublie pas, petit frère, la Boule d'or n'accomplit que les vœux les plus sacrés, seulement ceux qui, faute d'être réalisés, te feront passer la corde au cou ! »². Ce dernier voyage a donc la dimension d'une quête du Graal : comme les chevaliers de la Table Ronde, il lui faut découvrir au péril de sa vie un objet légendaire au pouvoir extraordinaire, et comme Perceval, il ne peut y réussir qu'à la condition de garder le cœur pur.

A ce stade, *Pique-nique* relève-t-il encore du genre SF ? Certains émettent des doutes, comme Stanislas Lem, le fameux auteur de science-fiction³. Pour une part, Lem loue les frères Strougatski pour leur manière de traiter la manifestation extraterrestre, en préservant justement sa dimension mystérieuse :

[...] La stratégie que les théologiens appliquent ordinairement à leur principal sujet n'est pas de celles qui s'offrent à l'écrivain de SF. Le mystère de l'extraterrestre, à la différence du mystère de Dieu, ne peut être préservé par le recours à des contradictions dogmatiquement imposées: ce serait trahir la nature de la science-fiction. [...] Les frères Strougatsky ont trouvé une excellente manière de s'en tirer qui consiste à ne pas dépeindre les extraterrestres du tout. Pas le moindre aperçu sur les Visiteurs, rien que les résultats concrets de leur passage. Ici, énormément de détails, qui vus de façon microscopique si l'on peut dire, demeurent tout juste cela: des détails.⁴

¹ *Stalker*, op. cit., p. 103.

² *Ibid.*, p. 147

³ Stanislas Lem (1921-2006) est notamment l'auteur de *Solaris*, adapté au cinéma par Tarkovski (1972), puis par Soderbergh (2002).

⁴ Stanislas Lem, *Science Fiction Studies*, Vol. 10, n°3, novembre 1983, p. 331-332. (Nous traduisons)

D'autre part, Lem reproche aux Strougatski la partie de la Boule d'or, non seulement parce qu'elle tient à ses yeux plus du conte de fées, mais aussi car elle laisserait supposer une intention aux aliens, ce qui réduirait la portée du roman :

Avec la quête de la Boule d'or menée par Arthur et Redrick, le récit s'achève en conte de fées, effet discordant et fâcheux par rapport au reste du livre. De telles faiblesses montrent les difficultés qu'il y a à vouloir préserver le mystère de la SF à travers le déroulement même de l'intrigue et la présentation des événements.¹

La fin est à l'image du besoin de rédemption de Rednick : c'est lui à s'approcher, seul, de la Boule d'or, dans une attitude très significative de pénitence et de prière. C'est à son salut et celui de l'humanité qu'il pense. Quittant son rôle de *passeur*, il est devenu *pèlerin* :

Il n'essayait plus de réfléchir. Il ne faisait que répéter mentalement, avec désespoir, comme une prière : « Je suis une bête, tu vois bien que je suis une bête. Je ne sais pas parler, on ne m'a pas appris à parler, je ne sais pas penser, ces ordures ne m'ont pas permis d'apprendre à penser. Mais si tu es réellement comme on raconte... toute-puissante, réalisant tout, comprenant tout, regarde bien en moi. Regarde dans mon âme, je sais qu'il y a tout ce qu'il te faut. Ça doit y être. Parce que mon âme, je ne l'ai jamais vendue à personne ! Elle est à moi, elle est humaine ! Tire de moi toi-même ce que je veux, parce qu'il est impossible que mes vœux soient mauvais !... Malédiction ! Je ne peux rien inventer que les mots qu'il a prononcés, lui : DU BONHEUR POUR TOUT LE MONDE, GRATUITEMENT, ET QUE PERSONNE NE REPARTE LÉSÉ ! »²

Pique-nique se termine sur ces mots. On ne sait si Rednick sera haché-menu par les forces de la Zone ni s'il sera épargné et encore moins si sa prière pour le genre humain sera entendue. Cette fin ouverte correspond aux choix initiaux des frères Strougatski. De la même manière qu'ils nous laissent sans explications sur la Visite des extraterrestres et la présence des objets, on ne saura si le choix final de Rednick a du sens hors de lui. Le récit met en scène les réactions des personnages face à une réalité qu'il leur est impossible de comprendre. Sur ce plan, le lecteur est dans la même situation qu'eux, voué à interpréter dans son intimité et avec sa propre subjectivité le sens et la portée de l'acte de Rednick dans le monde. Néanmoins, quelle que soit l'issue finale, il est certain que Rednick aura, au terme de son parcours, accompli un saut moral et spirituel. La Zone se présenterait certes comme un coupe-gorge défiant la raison humaine, mais aussi comme le lieu propice à une purification et même une révélation. Au prix d'une repentance douloureuse allant jusqu'à la posture sacrificielle, elle offrirait l'occasion d'une rédemption et le parcours exemplaire de Rednick en porterait le témoignage.

¹ *Ibid.*, p. 332. (Nous traduisons)

² *Stalker, op. cit.*, p. 170.

La voie proposée ressort comme foncièrement chrétienne, même si le roman ne parle jamais explicitement de Dieu ni de quelque autre principe divin. Quant aux extraterrestres, ils n'ont certainement pas un rôle d'intermédiaires (comme le seraient des anges). A la question des raisons de l'image négative qu'ils leur donnent dans leurs romans, Arkadi Strougatski répond :

Ce n'est pas la question. Nous ne ressentons tout simplement pas le besoin d'une intelligence extraterrestre pour elle-même. Quand quelque chose d'extraterrestre surgit dans nos livres, c'est seulement là pour montrer aux lecteurs que nous ne pouvons pas mettre nos espoirs en eux. Qu'ils existent ou non n'a aucune importance. On doit toujours ne compter que sur soi-même.¹

L'homme serait donc renvoyé à lui-même, à sa propre responsabilité, à son propre cheminement intérieur, mais dans un monde qui est obligé de reconnaître une transcendance, pour incompréhensible qu'elle soit.

Le voyage vers la Chambre aux miracles

Un cinéaste aussi engagé dans les questions spirituelles que Tarkovski ne pouvait rester indifférent au *Pique-nique*. Déjà, en janvier 1973, soit quelques mois après sa parution, il écrit dans son journal qu'il peut en faire un « formidable scénario »². En mars 1975, son choix est fait : il rencontre les frères Strougatski qui se montrent a priori très enthousiastes. Ils écriront le scénario à trois, « à égalité »³.

L'adaptation qu'il en tire avec eux est très libre, au point que certains⁴ ont été tentés de dire que le film commençait là où le roman se terminait. Tarkovski lui-même prétendait que le film n'avait rien en commun avec le livre excepté les mots *Zone* et *Stalker*. Cela reste malgré tout un peu exagéré. La Zone est toujours là, interdite, mystérieuse et dangereuse, mais allégée de son fatras technologique. Le décor est surtout composé de ruines au milieu de la nature, de restes d'installations détruites, mais aussi des débris d'une culture passée. Comme dans le roman, elle ressort comme une entité vivante qui fait des choix, décide qui survivra, qui non. « J'ignore ce qui se passe ici en l'absence des hommes », dit le Stalker, « mais il suffit qu'un seul paraisse pour que tout se mette en branle. » Mais si La Zone parsème de pièges la route

¹ Arkadi Strougastki, *op.cit.*, p. 7. (Nous traduisons)

² Andreï Tarkovski, *Journal 1970-1986*, Paris, Cahiers du cinéma, 2004, p. 75.

³ *Ibid.*, p. 132.

⁴ Bálint András Kovács et Ákos Szylagyi, *Les Mondes de Tarkovski*, trad. V. Charaire, Lausanne, L'Age d'Homme, 1987, p. 129.

des hommes qui osent y entrer, la rumeur court que les miracles peuvent s'y accomplir : la Boule d'Or a ici cédé la place à une Chambre qu'il s'agit de rejoindre. Quant aux stalkers, ils ont abandonné le pillage et l'alimentation d'un marché noir. Ils sont devenus littéralement des passeurs. L'idée était d'ailleurs esquissée déjà dans le roman (au chapitre 3), où l'on voyait des stalkers chercher à se recycler en organisant des visites guidées dans la Zone pour des touristes fortunés.

Ici, un stalker (il n'est désigné que par ce nom) prend en charge un Professeur et un Ecrivain (également dépourvus de nom, mais avec la différence qu'ils n'ont pas d'équivalent dans le roman) avec le but de leur faire découvrir la Zone et les amener jusqu'à la Chambre afin qu'ils fassent leurs vœux, l'un de gagner le prix Nobel de physique, l'autre de retrouver l'inspiration créatrice.

Tarkovski enlève au stalker toute ambition personnelle ou motivation d'ordre économique : « Il ne doit pas être une sorte de trafiquant de drogue ou de braconnier »¹, écrit le cinéaste, « mais un serviteur, un croyant, un fidèle de la "Zone" ». A ce propos, signalons que le contraste entre les deux mondes est très lisible cinématographiquement : le Monde « réel », à savoir celui qui renvoie à notre réalité, qui est le produit de l'action humaine, est montré en noir et blanc (ou par des teintes sépias sombres) alors que celui de la Zone, interdit, hors-temps et peut-être extraterrestre, s'exprime à travers des couleurs douces et chatoyantes. Autant le premier ressort sale, déprimant, bruyant, banal, pollué, autant celui de la zone apparaît serein, naturel, surprenant, étrange, même magique.

Les frères Strougatski avaient eu la riche idée de se servir de la Zone comme d'un réceptacle des réactions humaines possibles face à un mystère insondable. Certaines étaient bonnes, même nobles, d'autres mauvaises, basses, voire honteuses. Tarkovski reprend cette idée, mais en la concentrant sur trois comportements complémentaires de la conscience humaine. Le premier se révèle à travers le personnage du Professeur : c'est celui de *l'esprit scientifique* qui espère contrôler parce qu'il sait les miracles de la Zone et en conséquence cherche à détruire la Chambre où s'entretiennent selon lui les illusions. Le second est assumé symboliquement par le personnage de l'écrivain. Il s'agit de la *vision esthétique*, de celui qui a besoin de Dieu par besoin de distraction, pour enchanter le monde. Il ne croit pas non plus aux miracles, mais aime s'en amuser. Tout comme le Professeur, l'Ecrivain se sent au-delà du bien

¹ Andreï Tarkovski, *Journal 1970-1986*, op. cit., p. 176.

et du mal. Quant au troisième comportement visé, c'est celui de l'homme animé par la foi et qui voit dans la Zone son Eglise et dans les autres des êtres malheureux qu'il lui faut convertir. C'est un comportement de *porteur*, au sens littéral d'abord (puisqu'il lui faut les emmener physiquement à travers les Zones jusqu'à la Chambre aux miracles) et au sens religieux (puisqu'il lui faut transporter ces âmes perdues du monde « réel », déspiritualisé, à celui merveilleux de la vérité par la foi). C'est bien sûr là le comportement du stalker.

Pour autant, aucun de ces comportements ne se révèle payant. Au seuil de Chambre, donc au terme de leur voyage dans la Zone, chacun des trois personnages est amené à reconnaître ses limites. Comme la Boule d'or du récit originel, la Chambre aux miracles n'autorise que les vœux sincères. Le Professeur et l'Ecrivain préfèrent se replier sur eux-mêmes, imperméables à la foi que veut leur transmettre le stalker. Quant à ce dernier, qui ne vivait que pour le partage et l'espoir de rendre le monde meilleur, il se rend compte de son échec et ne peut que souffrir, à l'image du Prince Mychkine de Dostoïevski, simple d'esprit et fou de Dieu, marginal et rejeté par la société, presque saint qui apporte le scandale, mais qui, face à l'orgueil humain, ne peut rien changer¹.

Impuissants, tous trois finissent par se résigner à leur condition. Dans un long plan-séquence, on les retrouve assis dans un souterrain, silencieux et sous la pluie, alors que des morceaux de plafond tombent. Le message de Tarkovski pourrait alors être qu'ils commencent à comprendre que le miracle en question c'est « la capacité à retrouver la foi, qui s'accomplit à l'intérieur de chacun »². Dans cette mesure, la Zone ressort chez le cinéaste comme un lieu d'épreuve pour l'esprit et le cœur. A la suite de ce que proposaient les frères Strougatski (même ici de manière plus affirmée), elle peut offrir le « miracle » d'une purification spirituelle et donc de l'accès à une vérité de foi. Encore faut-il s'en montrer capable... Et c'est pour Tarkovski le rôle du stalker d'aider à effectuer ce chemin et à franchir ce seuil, dût-il lui en coûter son propre bonheur. L'on peut gager qu'il se projette lui-même dans ce rôle par rapport au spectateur. Ne dit-il pas que « l'art a la mission d'éveiller la sensation de la libération morale dans l'homme »³ ?

Et c'est d'ailleurs en connaissance de cause que Kovács et Szylagyi, les auteurs de l'excellent essai *Les Mondes d'Andreï Tarkovski*, déjà cité, ont intitulé leur chapitre introductif « Andreï Tarkovski, le Stalker de l'art cinématographique russe », leur idée étant que le cinéaste

¹ A noter que Tarkovski a espéré pendant longtemps adapter *L'Idiot* au cinéma.

² *Les Mondes de Tarkovski, op. cit.*, p. 137.

³ Cité in *Les Mondes de Tarkovski, op. cit.*, p. 143.

« représente la culture et l'art russe classiques à l'époque soviétique »¹, ce qui fait de lui l'héritier des Roublev, Pouchkine, Dostoïevski et Tolstoï à l'heure de la nouvelle culture, et que comme tel il entretient la perpétuation de l'esprit russe au-delà des bouleversements historiques et idéologiques.

La Zone et les stalkers dans la réalité

Il arrive que l'histoire rattrape la fiction. Le 26 avril 1986, soit quatorze ans après l'écriture du *Pique-nique* et sept ans après la sortie du film de Tarkovski, une énergie extraordinaire s'est soudain déchaînée en Ukraine, alors encore sous drapeau soviétique, sans que l'homme réussisse à la contenir et avec des conséquences effroyables pour la région et ses alentours. C'était la catastrophe de Tchernobyl. La Zone et les stalkers trouvaient alors leurs avatars dans le monde réel, conférant rétroactivement et au roman et au film un pouvoir de prémonition, voire une qualité prophétique.

Le renvoi de la réalité au monde imaginé par les artistes n'est en rien gratuit.

Le fait est que une zone interdite d'accès a été créée autour de la Centrale détruite, pour prévenir des dangers qui se sont manifestés là aussi de manière invisible : prolifération des cancers (sur les « liquidateurs » principalement), destruction du matériel technique (voir les hélicoptères qui chutent), malformation des nouveau-nés.

En outre, il semble qu'une nouvelle biodiversité consécutive aux radiations et à l'abandon par l'homme des environs de la centrale se soit développée, comme l'apparition de plantes « monstrueuses », une instabilité du génome à long terme ou la formation inattendue de nouveaux virus extrêmement résistants. Pour certains, la *zone* (ainsi qu'elle est réellement nommée en Ukraine) instaurée dans un rayon d'une trentaine de kilomètres autour de la centrale nucléaire offrirait la vision idyllique et paradoxale d'une nature qui aurait repris ses droits et serait à présent préservée des ravages de la civilisation. C'est ce que suggèrent plusieurs reportages de ces dernières années : *Tchernobyl, une histoire naturelle*² (diffusé sur Arte en 2010) ou *Chernobyl, Life in the Dead Zone*³ (visible sur Youtube).

Si Tchernobyl peut être vu comme un espace de paix pour les animaux, il a aussi pu constituer pour certaines personnes un véritable lieu de refuge ou de retraite intérieure. Hélène

¹ *Ibid.*, p. 17.

² <http://www.arte.tv/fr/3183576.CmC=3183232.html> (dernière consultation le 21/05/2014).

³ <https://www.youtube.com/watch?v=IEmms6vn-p8> (dernière consultation le 21/05/2014).

Puiseux parle de *L'Oasis*, documentaire de Youri Chatchevatsky (1996) de la manière suivante :

Il montrait d'abord des images extrêmement dures de l'explosion elle-même, de l'évacuation des gens de Pripiat et toutes les villes autour ; c'était du vrai documentaire avec images d'archive et interviews de victimes. Puis il entrait dans la zone et allait rencontrer les gens qui vivent dedans, car il y en a : un certain nombre de réfugiés venaient, c'était la guerre en Arménie au même moment, et ces gens sont venus dans la zone interdite de Tchernobyl. Ils disaient à peu de choses près "*la guerre on la voit, on reçoit les coups de canon. Les radiations on ne les voit pas, on mange les champignons et ils sont très bons...*". [...] C'était un documentaire très ambigu en réalité, et d'autant plus ambigu qu'à la fin le réalisateur allait interviewer le directeur administratif de la zone, c'est-à-dire celui qui empêche qu'on y entre. Ce directeur racontait que la nature avait complètement repris le dessus et qu'il allait souvent le soir, quand il était fatigué, se promener dans la zone, parce qu'au moins là il avait la paix, et que c'était extraordinaire.¹

En outre, il se trouve que le métal de Tchernobyl, même radioactif, attire les envies, qu'il provienne de la centrale ou des débris de l'équipement militaire. Comme le rapporte Guillaume Herbaut² dans son reportage photographique, certains téméraires parcourent la zone interdite à la recherche de cet « or noir » qu'ils recueillent sans aucune protection. Le pillage serait de grande ampleur : sur les huit millions de tonnes de métal que comptait la zone en 1986, il n'en resterait plus que deux. Toutes les semaines, quelque 200 tonnes quitteraient les lieux par camion, alors qu'officiellement aucun objet n'est autorisé à sortir. Au bout de la chaîne, le métal irradié est fondu dans des usines métallurgiques ukrainiennes avant d'être vendu en Turquie ou en Europe. Ces nouveaux pilleurs de Tchernobyl sont surnommés... les *stalkers*, en référence directe au livre des Strougatski.

Enfin, c'est un fait, des voyages touristiques sont organisés depuis de nombreuses années vers Tchernobyl avec, semble-t-il, la possibilité d'accéder à la Zone interdite. Les sites de voyageurs (de type tripadvisor ou routard.com) regorgent de témoignages et de conseils en tous genre pour se rapprocher du réacteur détruit et de son sarcophage.

Les stalkers virtuels de Tchernobyl

A la suite de Tchernobyl, un pas supplémentaire a été franchi dans les variations autour de la Zone et du personnage du stalker. En 2001, le studio ukrainien GSC Game World a développé un jeu vidéo qui devait s'appeler *S.T.A.L.K.E.R.: Shadow of Chernobyl*. Sorti en

¹ <http://www.allocine.fr/article/dossiers/cinema/dossier-18591660/?page=5&tab=0> (dernière consultation le 21/05/2014).

² <http://www.guillaume-herbaut.com/en/the-black-gold-of-chernobyl/> (dernière consultation le 21/05/2014).

2007, il a connu une diffusion planétaire (notamment via internet). Quatre millions de copies ont été vendues. Il a été très apprécié par les amateurs de jeux vidéos qui ont loué son graphisme et la complexité de son scénario.

Techniquement, il est catalogué comme un « survival – FPS » intégrant des éléments de RPG, c'est-à-dire un jeu dans lequel le joueur doit survivre dans un environnement hostile, où l'action est présentée sous une perspective objective dans laquelle le personnage incarné est le plus souvent visible de dos (FPS pour *First-person shooter*), mais aussi où, comme dans un jeu de rôle, le joueur incarne un personnage qu'il fait évoluer au fil d'une quête (*Role-Playing Game*).

Les concepteurs ont repris le décor de Tchernobyl et de ses alentours, auquel ils ont ajouté les effets d'une deuxième explosion d'origine mystérieuse. Ils ont ainsi renforcé le caractère anormal, instable et dangereux de la Zone, mais ont déplacé la responsabilité du « Ciel » ou des extraterrestres à l'homme lui-même et à ses rêves de maîtrise technologique et de parfaite connaissance du monde.

Dans ce monde d'apprenti-sorciers, les stalkers sont toujours présents. Ils occupent la place qu'ils avaient originellement dans le roman (ou qu'ils ont maintenant dans la réalité de Tchernobyl) : des pilliers d'objets. C'est justement l'un d'eux que le joueur est appelé à incarner : un stalker surnommé « Le Tatoué » (*The Marked One*) qui a perdu la mémoire.

L'idée du voyage intérieur, caractéristique et du roman et du film, subsiste, mais sous une forme plus radicale, et certainement moins morale et moins transcendante. Le Tatoué est ici simplement à la recherche de sa véritable identité, et, pour ce faire, il doit passer une série d'épreuves dans la Zone, affronter une série d'ennemis, à la suite desquelles il arrive au cœur de la Centrale où (après la Boule d'Or, après la Chambre) un Monolithe (en référence au *2001 l'Odyssée de l'espace* de Kubrick), aussi appelé Exauceur, est sensé faire que ses souhaits les plus chers se réalisent.

Les questions de salut, de sacrifice et de communion dans la prière n'ont plus cours. Ici, la Zone ressort comme le fruit d'un système fou ou malintentionné – et en tous cas à l'origine de la catastrophe –, où à côté des stalkers des militaires, des morts-vivants, des mutants et autres illuminés répartis en de multiples factions s'entredéchirent, sous l'œil d'une organisation occulte qui prétend tout dominer. Face à ce monde, le Tatoué n'a d'autres choix que de survivre et de veiller à son intérêt personnel (qui est au premier chef de découvrir son identité). La force, l'adresse, l'astuce ou le courage seront des qualités plus utiles que la patience, l'humilité ou la générosité. A cet égard, on apprendra que les initiales sur le bras du stalker renvoient à

Scavenger, Trespasser, Adventurer, Loner, Killer, Explorer and Robber, soit Pilleur, Transgresseur, Aventurier, Solitaire, Tueur, Explorateur et Voleur. Et pour autant que le joueur réussisse à déjouer les ultimes pièges du Monolithe¹, il aura la récompense d'être télétransporté dans une sorte jardin d'Eden – car la Zone interdite aura disparu et seul, mais satisfait, il pourra prononcer les paroles suivantes :

I don't know *whether* I was right or wrong, I guess I'll never know... But I made it. And I guess I should be thankful for that.²

Sont donc oubliés les passeurs, les avatars des héros dostoïevskiens et autres pèlerins ou princes « idiots » russes en questionnement métaphysique et en quête de rédemption. Ici, compte l'affirmation en solitaire de l'individu face à un environnement déshumanisé, où ne peuvent survivre que les plus forts et les plus malins. C'est aussi l'occasion pour le joueur de franchir un seuil : en se projetant dans des situations extrêmes de survie qui aboutissent – dans le meilleur des cas – à lui donner l'illusion de détruire le système, il montre sa défiance vis-à-vis de la société et/ou son appréhension d'une catastrophe planétaire à venir, tout en témoignant aussi de la satisfaction – pour ne pas dire plaisir – qu'il prend à héroïser sa vie sur l'écran et ainsi imaginer sa mort.

Grâce au succès de son jeu, GSC a pu développer en 2008 une préquelle aux événements de *"Shadow of Chernobyl : S.T.A.L.K.E.R.: Clear Sky*. Plus tard, une suite, *S.T.A.L.K.E.R.: Call of Prypiat* (commercialisée en octobre 2009, tout d'abord en Russie, puis en 2010 en France). Par ailleurs, GSC s'est aussi associé à une société d'édition allemande pour publier une série de livres de science-fiction sur la base de cette nouvelle version du stalker. Plusieurs dizaines d'ouvrages ont ainsi vu le jour (notamment sous les plumes de Bernard Frenz et de Claudia Kern).

Depuis 2012, les choses se sont cependant compliquées. Dans l'univers très compétitif et en perpétuelle évolution du jeu vidéo, GSC n'a pas réussi à relever le défi d'une suite significative (qu'aurait été *S.T.A.L.K.E.R.2*) et a dû fermer ses portes. Des rumeurs circulent toutefois sur la toile que de nouveaux jeux développés sur le modèle originel de *S.T.A.L.K.E.R.*

¹ Pour plus de détails, on peut se référer aux divers forums et sites sur la Toile expliquant comment déjouer les « mauvaises fins ». Ainsi : http://stalker.wikia.com/wiki/S.T.A.L.K.E.R.:_Shadow_of_Chernobyl_endings (dernière consultation le 21/05/2014).

² Je ne sais pas si j'avais raison ou tort. J'imagine que je ne le saurai jamais... Mais j'ai réussi. Et j'imagine que je dois dire merci pour cela. (Nous traduisons)

par des membres de l'ancienne équipe GSC pourraient faire leur apparition : *S.T.A.L.K.E.R. Lost Alpha*¹ ou *Survarium*.

Si le modèle du stalker comme survivant risque de disparaître à terme, car dépendant en grande partie des choix des sociétés de jeux vidéo et de leurs capacités à réagir, il n'en demeure pas moins que l'autre interprétation du stalker, la « tarkovskienne », romantique et spirituelle au lieu d'être auto-glorifiante, a quant à elle la peau dure. De fait, le stalker vu comme *passeur* continue à subsister dans notre culture. Il apparaîtra souvent comme une figure tutélaire pour celui qui d'une manière ou de l'autre a choisi de se lancer dans un combat pour le bien de l'homme, contre les normes posées par la société. Qui insistera sur le besoin d'un renouveau spirituel, qui sur une mission citoyenne, qui sur une posture critique à développer. On verra des artistes engagés brandir son nom² ou encore des bloggeurs³, la toile se révélant ici le lieu propice pour des expressions anticonformistes. En reprenant l'analyse du héros de Tarkovski par Kovács et Szylagyi, on peut considérer que celui qui suit cette voie, s'inscrit, au moins potentiellement, comme « un accompagnateur, un guide, le passeur entre la vie et la mort, la société et la nature, la terre et le ciel, le présent et le passé, le mal et le bien »⁴, qui permettra peut-être à certains « de ressusciter de la mort morale et devenir une personnalité », à faire que « l'incroyant p[uisse] devenir croyant, le mort, un vivant », et enfin même que « la haine p[uisse] se transformer en amour ».

De toute évidence, dans un monde réputé pour son individualisme, son matérialisme et son scepticisme, ce genre d'engagement fera sourire plus d'un. C'est sans doute là le lot du stalker, comme avant lui de Don Quichotte, de nombreux saints et autres fervents idéalistes et qui n'empêche pas aux émules du Professeur et de l'Artiste de chercher eux aussi à pénétrer dans la Zone.

¹ <http://www.moddb.com/mods/lost-alpha> (dernière consultation le 21/05/2014).

² Ainsi, par exemple : <http://www.osservatorionomade.net/tarkowsky/tarko.html> (dernière consultation le 21/05/2014).

³ A titre d'exemple: <http://antgod.blogspot.be/>, http://www.paname-ensemble.com/paris-fr/php/metro/blog_fw.php?blog=942&stat=s281 (dernière consultation le 21/05/2014).

⁴ *Les Mondes de Tarkovski, op. cit.*, p. 133.